

Y. Guyot - A. Raffelaich

Dictionnaire du Commerce  
de l'Industrie et de la Banque

Paris: Guillaumin

Tierce et 2<sup>e</sup> édition 1898

gés, contenant 1/3 queues, 1/3 belles crinières, 1/3 bonnes crinières; mélangés ordinaires (quelques queues), 1/3 belles crinières, 1/3 bonnes crinières, 1/3 petites crinières; petits mélangés, 1/3 bonnes crinières, 1/3 petites crinières, 1/3 paturons mélangés avec chardons. Les crins de Rio-Grande sont généralement plus nerveux que ceux de Buenos-Ayres. Ces crins s'emballent en surons de cuir ou en balles de toiles pesant 250 à 300 kilogrammes. Les crins d'Irlande, bien que de bonne qualité, sont moins estimés que ceux de France, en raison de la préparation insuffisante qu'on leur fait subir. Les crins d'Allemagne sont en apparence meilleurs que ceux de France, mais en réalité ils valent moins, parce qu'ils sont très courts, mêlés de soie de porc, ce qui leur communique une certaine dureté et ne leur permet pas de conserver leur forme.

Importations et exportations. — Les importations de crins, préparés ou frisés, sont bien supérieures aux exportations, depuis quelques années, on remarque une tendance à la diminution pour les importations et à l'augmentation pour les exportations. Pour les crins bruts, les importations étaient de 1.415.695 kilogrammes en 1887. Dans la période de 1892 à 1896 inclus, la moyenne annuelle a été de 947.635 kilogrammes (C. G.). Le prix E. V. D. en 1887 était de 2 fr. 28. Les exportations, qui étaient en 1887 de 199.226 kilogrammes, s'élevaient en moyenne, pendant la période de 1892 à 1896 inclus, à 264.926 kilogrammes. La valeur E. V. D. pour 1896 était de 2 fr. 83 par kilogramme. Voici les chiffres en milliers de kilogrammes et de francs pour 1897 :

| IMPORT.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |         |        |         | EXPORT. |       |        |       |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|--------|---------|---------|-------|--------|-------|
| C. G.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | C. S.   | C. G.  | C. S.   | C. G.   | C. S. | C. G.  | C. S. |
| Quant.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | Val.    | Quant. | Val.    | Quant.  | Val.  | Quant. | Val.  |
| 79,6                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 2.743,0 | 866,6  | 2.426,6 | 273,0   | 897,0 | 164,3  | 575,3 |
| Prix E. V. D. pour 1897 : 2 fr. 80 le kilogramme à l'import., 3 fr. 50 à l'export.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |         |        |         |         |       |        |       |
| Pour les crins préparés ou frisés, nous relevons les chiffres suivants : Import. en 1887 : 23.043 kilogrammes ; import. moyenne annuelle pendant la période 1892 à 1896 inclus : 84.445 kilogrammes. Prix du kilogramme E. V. D. pour 1896 : 3 fr. 04. Export. en 1887 : 78.672 kilogrammes ; export. moyenne annuelle pendant la période de 1892 à 1896 inclus : 83.860 kilogrammes. Valeur E. V. D. du kilogramme pour 1896 : 3 fr. 60. Voici les chiffres en milliers de kilogrammes et de francs pour 1897 : |         |        |         |         |       |        |       |
| IMPORT.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |         |        |         | EXPORT. |       |        |       |
| C. G.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            | C. S.   | C. G.  | C. S.   | C. G.   | C. S. | C. G.  | C. S. |
| Quant.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | Val.    | Quant. | Val.    | Quant.  | Val.  | Quant. | Val.  |
| 33,1                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 1.812,6 | 459,0  | 1.560,7 | 121,7   | 473,5 | 51,5   | 221,6 |
| Prix E. V. D. pour 1897 : 3 fr. 40 le kilogramme à l'import., 3 fr. 30 à l'export.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |         |        |         |         |       |        |       |

Droits de douane. — Les crins bruts sont exempts de droits à l'entrée en France. Les crins préparés ou frisés paient par 100 kilogrammes : 45 francs (poids net) au T. G. : 10 francs (poids brut) au T. M. G. DUMONT.

CRIN VÉGÉTAL. On désigne sous le nom de crin végétal un filament produit par le *Doum* ou caractéristique (*Chamærops humilis*), plante parasite, qui croît en masse et avec une rapidité étonnante dans certaines contrées et particulièrement dans l'Afrique septentrionale. L'usage industriel en était nul autrefois; mais, depuis un certain nombre d'années, on a reconnu qu'elle pouvait donner lieu à une abondante somme de profits.

Pour préparer ce filament, on fait rouir la cage pendant une dizaine de jours ou plus, suivant la température, puis on l'expose au soleil : lorsqu'elle est bien desséchée on la frappe avec de petites baguettes, ce qui détache l'écorce ainsi que la feuille et laisse à nu la tige, qui a presque la consistance, l'élasticité et la qualité du crin animal. Elle possède même sur celui-ci deux supériorités qui expliquent le degré de développement auquel

sont arrivées les exportations : d'abord elle coûte environ 60 % moins cher, ensuite, elle ne craint pas les insectes qui attaquent toujours le produit animal. Le crin végétal, tordu et frisé, sert à rembourser les matelas, les sièges et à divers autres emplois, tels que fabrication de cabas, paniers, etc.

Les exportations de crin végétal d'Algérie qui, en 1845, n'atteignaient que 8.550 kilogrammes, s'élevaient en 1883 à 142.700 kilogrammes, en 1886 à 1.125.000 kilogrammes, en 1872 à 2.394.000 kilogrammes, en 1876 à 2.480.000 kilogrammes. Voici les chiffres (en milliers de kilogrammes et de francs) pour 1896 et 1897 :

| C. G.    |         |         |         | C. S.   |      |        |      |
|----------|---------|---------|---------|---------|------|--------|------|
| Quant.   | Val.    | Quant.  | Val.    | Quant.  | Val. | Quant. | Val. |
| 1896.... | 7.988,9 | 1.782,7 | 7.140,6 | 1.499,5 |      |        |      |
| 1897.... | 7.909,8 | 1.581,9 | 2.215,8 | 1.443,1 |      |        |      |

Le marché du Havre reçoit assez régulièrement ce produit, qui vaut de 25 à 35 francs les 100 kilogrammes.

Crin végétal de la Nouvelle-Orléans, ou *Zostère*, ou *Varech*. — On désigne sous ce nom une plante marine que l'on fait dessécher après l'avoir lavée à l'eau douce, et, bien que son élasticité laisse beaucoup à désirer, on l'emploie à la garniture des sièges et des matelas. La valeur de cette marchandise oscille entre 50 et 120 francs par 100 kilogrammes, suivant qualité, couleur et propreté. G. D.

CRISE. (Syn. Angl. : *Depression*. — All. : *Krisis*. — Ital. : *Crisi*.) Nous appellerons « crise » les perturbations qui viennent troubler la marche régulière des affaires. On a souvent fait appel au langage médical pour définir, par analogie, ce qu'il fallait entendre par crise. M. Littré, dans son *Dictionnaire de médecine*, appelle crise : « Le changement qui survient dans le cours d'une maladie et s'annonce par quelques phénomènes particuliers; la crise est parfaite quand elle amène aussitôt le malade en état de convalescence, imparfaite quand elle produit seulement un soulagement; elle est salutaire ou fatale suivant le résultat. » Cette définition de M. Littré n'est exacte, en matière commerciale, industrielle et monétaire, que si l'on considère la crise comme constituant l'explosion du mal, le point aigu d'un état maladif préalable; elle n'aurait aucun sens si on voulait l'appliquer à un état prolongé de langueur, de marasme, à une condition morbide chronique, pour laquelle les Anglais emploient le mot de *depression*, tandis qu'ils réservent l'expression de « crise » aux accidents subits, qui ont souvent un caractère de panique.

Joseph Garnier a défini la crise, une situation anormale dans laquelle la nature des choses lutte contre la cause morbide pour revenir à une situation meilleure. « Les crises commerciales, dit-il, sont des perturbations soudaines de l'état économique naturel et, plus particulièrement, des perturbations dans la fonction générale de l'échange, la manifestation d'une altération plus ou moins profonde de cette fonction essentielle et générale, d'une gêne, d'une obstruction dans la circulation ou le courant des échanges, par suite de laquelle des quantités notables de produits et de services viennent à manquer de débouchés, en sorte qu'ils ne peuvent en trouver qu'à des prix inférieurs aux frais de production, à des prix ruineux pour les producteurs et les travailleurs. »

Peu de matières ont donné lieu à un plus grand nombre d'études, que les crises : on en trouve une bibliographie très complète dans le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften* (tome IV, p. 910).

et suivantes), dans le *Dictionnaire d'économie politique*, à la suite de l'article de M. Juglar (p. 650). M. Bergmann a consacré un volume de 440 pages uniquement à exposer les différentes théories des crises économiques (*Geschichte der Krisentheorien*).

Les crises sont la conséquence d'un gaspillage de ressources, d'un mauvais emploi de capitaux, qui ont été mal dépensés, immobilisés dans des entreprises qui ne sont jamais rémunératrices ou qui ne le seront que plus tard, placés dans des valeurs mobilières à des prix de fantaisie, confiés à des banques qui deviennent insolubles. Ceux qui ne voient les choses que par le dehors font naître les crises d'un excès de production, alors que d'autres esprits plus judicieux prennent comme point de départ un excès de consommation, entendant le mot de *consommation* dans son sens le plus vaste et ne le rapportant pas seulement à la consommation journalière. Il y a excès de production en apparence, absence de débouchés, absence d'acheteurs, parce qu'il y a eu appauvrissement, déséquilibre entre l'offre et la demande. On a construit trop de fabriques; les bénéfices réalisés antérieurement dans certaines branches y ont amené des concurrents qui produisent dans de meilleures conditions, qui vendent à de plus bas prix. Les fabriques anciennes, qui travaillent avec un outillage suranné ou qui n'ont pas amorti leur capital dans des périodes de prospérité antérieure, souffrent, travaillent à perte: c'est la crise industrielle, que la concurrence étrangère rend plus aiguë, mais qui provient aussi de ce que les droits de douane ayant écarté cette concurrence étrangère et réservé le marché intérieur à l'industrie indigène, celle-ci a développé, outre mesure son outillage, si bien qu'elle finit par souffrir d'un excédent de marchandises qui ont coûté très cher à fabriquer.

Les crises commerciales et financières sont celles qui atteignent plus particulièrement la distribution des produits, le marché des capitaux. C'est ici que l'on rencontre surtout les accidents d'un caractère aigu et subit qui méritent spécialement le nom de crises et dont quelques-uns sont devenus mémorables dans l'histoire économique du XIX<sup>e</sup> siècle.

On a remarqué que les perturbations économiques présentent le phénomène d'une certaine périodicité et reviennent tous les 7, 8 ou 10 ans; on a bâti là-dessus des théories dont nous nous bornerons à indiquer l'existence sans les discuter.

La solidarité de plus en plus grande des divers pays au point de vue commercial et industriel, la connexité et la complication des intérêts engagés ont créé une corrélation des phénomènes commerciaux et financiers et une répercussion générale.

Si l'on considère les crises comme étant l'explosion aiguë d'un état morbide antérieur, il faut rechercher dans quelles conditions cet état morbide a pu se produire, et ici on est amené à faire une distinction. Il peut s'agir d'accidents indépendants de la volonté des intéressés, tels qu'une guerre, une disette, des troubles politiques et sociaux qui viennent entraver la marche des affaires, amènent une réduction des ressources, encouragent les gens à faire rentrer leurs capitaux et à se prémunir contre les dangers; il peut aussi s'agir de troubles survenant à la suite d'excès commis pendant plusieurs années, d'exagérations de la spéculation à la Bourse, sur les immeubles, sur les marchandises, etc.

Si on se demande quels sont les symptômes et le marche ordinaire des crises, on voit qu'elles éclatent surtout dans les périodes qui ont été marquées par un esprit d'entreprise immodéré. Le goût du jeu de l'agiotage s'est étendu à presque toutes les classes; le public a témoigné d'une crédulité croissante à l'égard des entreprises nouvelles qu'on lui offre; le prix des marchandises, de la main-d'œuvre, des valeurs mobilières et immobilières hausse rapidement. Les financiers ont su exploiter habilement l'engouement du public, soit pour les actions industrielles, les valeurs de banque, les actions de mines d'or, de chemins de fer, d'entreprises appliquant des découvertes nouvelles. Après avoir été sérieuses et réelles, les fondations de Sociétés finissent par ne plus représenter que du papier, et un beau jour, par suite d'une cause ou d'une autre, l'édifice chancelle, les cours baissent, les prêteurs d'argent s'émouvent, ils veulent forcer les débiteurs qui ont emprunté sur nantissement de marchandises ou de valeurs mobilières à rembourser: on jette sur le marché des paquets de titres ou d'importantes quantités de marchandises qui ne rencontrent plus des acheteurs qu'à des prix beaucoup plus bas. Les prêteurs sont obligés de rester acquiescents de la marchandise. Comme pendant toute cette période d'engouement, d'inflation générale, on s'est créé des ressources en recourant au crédit, en mettant plus de papier en circulation, le portefeuille des banques est très grossi, leur circulation fiduciaire a augmenté, leur encaisse métallique s'est dégringolée, et dans les pays à bonne monnaie il est sorti de l'or. Lorsque la catastrophe survient, on ne trouve plus de capitaux qu'à des taux très onéreux, nous l'avons déjà dit; les acheteurs font défaut, les faillites s'accumulent; puis, au bout de quelques jours, le calme commence à renaître, les affaires demeurent restreintes, la confiance manque, personne ne veut s'engager, les capitaux qui s'étaient cachés reparaissent, très timides: ils redoutent de s'immobiliser, ils se contentent d'une rémunération très modeste; puis, peu à peu, au bout de quelques années, l'esprit d'entreprise renaît, la prospérité revient, de nouveaux débouchés sont créés, et l'on passe une fois de plus par les phases que nous avons décrites.

Parmi les facteurs qui, d'une façon indirecte et lointaine, mais cependant certaine, agissent pour préparer le terrain, amener les grands engouements et les grandes débâcles, il faut faire une place aux conversions. La réduction du taux de l'intérêt sur les fonds nationaux (et ceux-ci sont un peu les régulateurs du taux courant dans le pays) touche les détenteurs; quelques-uns ne peuvent ou ne veulent pas s'en contenter, ils cherchent des placements plus rémunérateurs, et peu à peu le mouvement prend de l'extension. Les grandes conversions anglaises et allemandes du milieu et de la fin du siècle ont été suivies de périodes d'inflation qui se sont terminées par des crises; il y a là plus que de simples coïncidences.

Comme l'activité des affaires nécessite des capitaux considérables, que négociants, fabricants, spéculateurs ne disposent pas de ressources qui dépassent leurs propres capitaux, il faut qu'ils s'adressent aux banques et aux banquiers pour escompter leur papier, faire des avances sur titres ou sur marchandises; les banques et banquiers, à leur tour, s'adressent à l'institution centrale du pays, dont le

portefeuille grossit, dont l'émission fiduciaire augmente, dont l'encaisse métallique elle-même (dans les pays à bonne monnaie) est mise à contribution, surtout s'il y a des paiements à faire au dehors. Il arrive un moment où l'institution centrale est obligée de resserrer le crédit, de refuser du papier, parce que celui-ci ne présente plus les mêmes qualités que par le passé, parce qu'au lieu de servir à liquider des opérations véritables, la lettre de change est devenue un moyen de se créer de l'argent, un effet de circulation; où l'institution est obligée de défendre son encaisse, en haussant l'escompte, contre le drainage vers l'étranger. Quoi qu'il en soit, il faut surveiller les fluctuations dans les bilans des grandes banques d'Europe et d'Amérique, parce que la tension s'y traduit, y trouve son expression. Une hausse d'escompte à Londres est souvent comme un signal d'alarme: cela a été notamment le cas au mois de juillet 1890. Ceux qui ont su le comprendre ainsi ont eu le temps de prendre leurs précautions et ils se sont trouvés prêts lorsque la crise éclata en novembre.

Il y a dans les crises une part d'imagination et une part de vérité: un pays peut être embarrassé parce qu'on y aura construit trop rapidement trop de chemins de fer pour le trafic existant ou le trafic prochain; les capitaux nécessaires ont été fournis par le public en échange de titres qui auront même fait de la prime au moment de l'émission et qui se déprécieront ou pour toujours ou pour une période plus ou moins longue. L'imagination s'en mêlera, quand les faiseurs d'affaires feront miroiter les résultats merveilleux d'entreprises (banques, mines, brasseries). Une mauvaise constitution monétaire se traduit par des crises, comme nous l'avons vu dans la République Argentine, au Brésil, aux États-Unis, dans beaucoup de pays d'Europe. Aux États-Unis, en 1893, lorsque le paiement en or parut menacé par suite du maintien du Sherman Act (lequel obligeait le Trésor à acheter tous les mois du métal blanc), une panique éclata: l'or fit prime, et non seulement l'or, tous les signes monétaires furent recherchés et thésaurisés par le public. La situation devint désastreuse, elle fut marquée par la faillite de nombreuses banques, de nombreuses Compagnies de chemins de fer. Avec l'abrogation du Sherman Act, elle devint meilleure, mais les conséquences en furent encore ressenties pendant longtemps. L'Europe rejeta sur le marché de New-York les titres américains, ce qui aggrava encore la crise par le drainage de l'or.

Nous avons dit que la solidarité des marchés entre eux est très étroite aujourd'hui. On en a un exemple frappant dans la crise australienne de 1893: celle-ci fut la conséquence directe des fautes commises par les banques australiennes, qui avaient immobilisé en avances hypothécaires les sommes prêtées par les capitalistes anglais et écossais, et la conséquence indirecte de la crise de 1890-91, qui pesa sur le marché de Londres, trop engagé en valeurs sud-américaines, argentines surtout et sud-africaines. Les capitalistes anglais avaient été aléchés, lors de la baisse de l'intérêt, par le taux plus rémunérateur offert en Australie; lorsque la crise arriva à Londres, ils redemandèrent leur argent, les banques australiennes luttèrent, puis, en 1893, beaucoup succombèrent et durent conclure des arrangements avec leurs créanciers.

Nous n'avons pas l'intention de faire l'histoire des crises. Nous nous bornerons à rappeler la date des principales crises de 1804 à 1882:

| Franco  | Angleterre | États-Unis |
|---------|------------|------------|
| 1804    | 1803       | 1814       |
| 1810    | 1810       | 1818       |
| 1813-4  | 1815       | 1826       |
| 1818    | 1818       | 1837-39    |
| 1825    | 1825       | 1848       |
| 1830    | 1836-39    | 1857       |
| 1836-39 | 1847       | 1873       |
| 1847    | 1857       | 1882       |
| 1857    | 1864-66    |            |
| 1864    | 1873       |            |
| 1882    | 1882       |            |

En Allemagne, on cite: 1837, 1847-48, 1853-56, 1873-79, 1882-86; en Belgique: 1837, 1848, 1853-56, 1864, 1873, 1882.

En 1890, une crise a éclaté en Angleterre, laissant relativement indemnes les marchés du Continent; elle venait après des excès de spéculation et elle a gardé le nom de crise Baring.

L'Allemagne eut, en 1892, une petite crise marquée par des faillites de banquiers, qui a contribué à la déplorable réforme de la loi sur les Bourses; l'Australie a eu la sienne en 1893; les États-Unis, la leur, en 1893. En 1895, les Bourses de Londres et de Paris ont eu la crise des mines d'or sud-africaines.

Au point de vue général, à dater de 1804, on assiste à une reprise successive des affaires industrielles et commerciales dans la plupart des pays. Cette reprise s'accroît surtout en Allemagne, où des capitaux très considérables sont absorbés, immobilisés dans l'industrie électrique, dans la construction de chemins de fer locaux, dans l'agrandissement ou la fondation d'usines. En novembre 1898, la Banque d'Allemagne porte l'escompte à 6 %. En Angleterre, on remarque un essor analogue, notamment dans la construction navale. La Belgique est livrée à une spéculation de Bourse sur les valeurs du Congo, sur des valeurs industrielles diverses. Depuis leur victoire sur les Espagnols, les États-Unis sont en proie à une véritable fièvre, qui entraîne les cours à des hauteurs vertigineuses et permet à l'Europe de revendre les valeurs américaines avec gros bénéfices. Peu à peu, le terrain se prépare pour une nouvelle crise, dont il est bien difficile de prédire avec exactitude la date et le point de départ.

A. RAFFALOVICH.

**CRISTAL.** Le cristal artificiel, ou plus simplement le cristal, est un verre à base de plomb (silicate double de potasse et de plomb) dont la limpidité et la transparence rappellent le cristal de roche. Le cristal diffère du verre ordinaire (silicate double de potasse ou de soude et de chaux) non seulement par sa composition chimique, mais aussi par sa blancheur, sa densité (3,2 à 3,8) et son éclat.

Dans certains verres très anciens, dans le verre « hématin » des Gaulois entre autres, l'analyse chimique a révélé la présence du plomb. Cependant par leur composition ces verres se rapprochent beaucoup plus du strass que du cristal actuel, qui fit son apparition vers le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'honneur de cette découverte revient aux Anglais; ils y furent conduits par la substitution de la houille au bois pour le chauffage des fours de verrerie. Afin de soustraire le verre à l'action directe de la flamme, ils adoptèrent alors les creusets couverts; mais les